

CHAPITRE I

Allongé, le nez dans la pelouse, les yeux levés, je regarde, incrédule, l'envol d'une jolie plume vers le soleil qui miroite de mille feux.

Poussée par un gentil vent d'été, elle tournoie, vole par poussées successives et fait d'innombrables efforts pour atteindre son rêve.

Elle monte et descend dans un système yo-yo et je me demande si elle finira par l'atteindre.

Tiens, voilà une coccinelle qui se pose sur mes phalanges. Elle scrute le laborieux décollage et se moque poliment, aux dépens de son amie, de ne pas savoir voler plus haut qu'elle-même.

Un oiseau promeneur s'installe face à moi et me fixe d'une façon étrange.

Il me dévisage. Je l'observe.

Je ne bouge pas de peur de l'effaroucher et tâche de comprendre ce qu'il veut me dire par la pensée. Sa tête pivote de droite et de gauche. Il roule des yeux comme s'il voulait les extraire de ses orbites oculaires. Son manège dure quelques secondes.

Soudain, sans que je n'ai pu décoder son message, il s'élance dans les airs, en tournoyant dans un puissant bruissement d'ailes.

Signe de bons présages, soi-disant.

Il grimpa au niveau de la plume et la poussa très haut vers le ciel en cessant son battement.

L'oiseau est pureté, la plume est innocence, et moi je les matte, ému par ce ballet étrange.

L'oiseau bifurqua et s'en alla d'un rapide coup de rein, laissant seule la plume dans son délire de vol.

Livrée à elle-même, la plume plana lentement dans un mouvement aérien, tel un deltaplane.

Elle jouissait d'un bonheur inégalé, durant des plombs.

Puis, fatiguée, elle perdit de son assurance. Elle vrilla comme une toupie sautillante, au mécanisme cassé par trop de sollicitation.

Sa descente s'accéléra.

Elle allait se casser la figure.

J'en avais des frissons dans le dos. Qu'allait-il lui arriver ?

La panique la bouffa et remuée de plus en plus par un manque d'affirmation, dans un soubresaut, elle vint s'affaler sur le bout de mon nez.

Ouf. Plus de peur que de mal.

Son mouvement ondulatoire chatouilla le bout de mes narines.

Je ne devais surtout pas éternuer de peur de lui redonner de l'élan.

Appuyée sur l'extrémité de mon visage elle fut satisfaite de son atterrissage forcé.

Elle était à bout de souffle et je me demandais, à cause de sa respiration saccadée, si elle n'allait pas me faire un malaise.

La scrutant de trop près, mes yeux louchèrent. Je clignais des paupières.

Puis, le crépuscule naissant, annonciateur de la fin de journée, se présenta à nous, et, sans avoir pu atteindre son suprême objectif, la plume épuisée voulut se reposer. Elle s'installa confortablement sur ma frimousse, blottie dans la vallée de mes larmes et, très vite elle s'endormit, rêvant d'un doux oreiller.

Le sommeil m'embarqua aussi.

A mon tour je déclinais vers un pays enchanteur.

CHAPITRE II

- Je suis ici. Je suis avec toi.

Qui me parle ?

L'affirmation se réitère et m'interpelle.

Serait-ce mon guide spirituel qui essaie de me contacter ?

Je me rassure. Je médite. Je ne suis pas seul.

Dans le monde mystique dans lequel je me trouve, habité par les djinns ou esprits, quelqu'un me regarde.

Je plisse les yeux de plus en plus fort afin de mieux apercevoir la forme blanche qui se dessine dans mon assoupissement.

Je me sens aimé d'un amour plénier.

On me chuchote un mot, une pensée, une idée.

Mais, qui est cette personne ?

Des chants mélodieux momifient mon esprit.

Je deviens Ulysse, voyageur dans un monde étrange, entouré de sirènes mystiques, charmeuses qui absorbent ma substance vitale.

Je ne puis réagir.

Je m'enfonce de plus en plus alors que la silhouette immaculée s'affirme de plus belle.

Le peuple des Oiseaux m'apporte un message.

D'après une légende amérindienne, par sa vision lointaine, ce peuple voit tout et sait tout, et me permet d'atteindre clairement mon rêve.

J'ai souvent des achoppements de peine.

Je prie chaque jour.

Me voici, brusquement, confronté à un désir irréel.
Celui de revoir mon père bien-aimé.

Dame Nature m'en offre la possibilité.

Je tremble. J'ai peur.

L'ambiance, autour de moi, est auréolée de blanc.
Symbole de foi et de protection.

Je sens que le message que l'on va me délivrer est notamment important.

Cela serait-ce un signe pour me rassurer de la présence des anges autour de nous et m'expliquer qu'ils travaillent pour répondre à nos prières ?

Il n'y a pas de coïncidences.

Tout est bien réel dans cet abstrait qui me fera vivre des minutes exceptionnelles.

Dans ce contexte intemporel s'élève un souffle, chaud, étrange, léger, rinforzando, tenace, qui ne lâche pas prise.

Je devine une respiration lente, non agressive.

Ce souffle me porte une présence.

Celle d'un ange merveilleux, le visage et un bras levés, permettant à des spirales de lumière d'interdire à l'obscurité de revenir.

Un autre apparut, les six ailes en poirier cérusé blanc.

Il me dit s'appeler Séraphin et être le plus proche du trône de Dieu. Il est escorté d'un chérubin aux yeux incalculables, porté par des roues ailées très

caractéristiques.

Ce séraphin est tout brûlant de Lumière Divine. Il est tellement incandescent qu'il peut arder tout ce qui l'approche.

Dans son précepte de création de l'Univers, Dieu a d'abord bâti le ciel, le monde des anges incorporels puis la terre berceau de l'humanité, et, enfin, l'homme.

C'est étrange, superbe, fantasque.

J'ai la tête à l'envers et le cœur en émoi.

- Garde bien tes sens en éveil, petit. Dans peu de temps ton père te fera vivre quelque chose de merveilleux.

L'un des deux anges m'avait entretenu de mon père.

A quoi ressemble-t-il maintenant ?

Dans des souvenirs lointains, il m'apparaît comme bon et généreux, aimant et aimé, voire adulé.

Pas un verbe plus haut que l'autre.

De nature malade, il a souffert plus que de raison.

Je me souviens des derniers instants passés près de lui alors que la vie s'échappait de son corps endolori.

Il nous quitta par un matin de décembre 2014.

Son décès fut un événement épouvantable et bouleversant, impossible à surmonter.

Il marqua terriblement ma vie d'enfant.

Depuis son départ sourdit en moi des sentiments de vulnérabilité et d'insécurité.

En le perdant, j'ai perdu mon ultime refuge.

Je marche et cours après la chimère de le revoir, je rêve, je tombe et me relève.

J'ai l'impression d'assister à une utopie plutôt qu'à la réalité.

Perdre son père c'est se retrouver seul sur la route.
D'autant plus que ma mère était déjà montée au ciel quelques mois auparavant.

Orphelin je fus recueilli par une excellente famille.

Je n'étais plus l'enfant de mes parents, mais celui de quelqu'un d'autre.

Le jouvenceau qui crèche en moi voudrait encore entendre son père raconter ses fameuses histoires de pêche, de ballade et de pétanque.

Je ne suis pas malheureux.
Je suis simplement en manque.

Mon père m'a abandonné, non par nécessité ou pour un simple désir à la con, mais par obligation. La maladie étant plus herculéenne que lui.

Et, quand l'abandon se produit durant l'enfance, la conceptualisation qui se précise adopte d'autres nuances, car la carence d'un père engendre des coordinations inadéquates en soi et dans la manière d'établir des attaches.

Dans ces circonstances, il est fréquent de se sentir envahir par le manque d'assertion et le mien se démarquait par de l'incompréhension et de la colère.

Les mots ne suffisent pas toujours à décrire l'injustice de son départ, le manque de sa voix, tous les bons moments de notre vie, à apaiser la mort qui provoque des réactions de fuite, des attitudes de rejet.

Mon équilibre ontologique est faussé.
Le présent détecte sa dimension d'éternité.

Les ancêtres diraient : un parfait bonheur dans une optimale lucidité.
C'est ce qu'ils appelleraient la Sagesse.

Où se trouve la mienne. En possédais-je une ?

Le calme et la modération se révèlent aisément comme ses composantes.
Là où est le calme est la Sagesse ; là où est la Sagesse est le calme !
Quelle complexité.

La Sagesse n'existerait-elle pas en prêt-à-monter ?

Tout ce foutoir m'effarouche.

L'essence de l'apaisement, de mon apaisement, squatterait-elle dans l'ataraxie, archétype du bien-être ?

L'éphèbe que je suis ne le comprend pas bien et à du mal à l'accepter.

Moi qui connais à peine les préceptes de la langue française, me voilà à faire de la psychologie.

Lorsqu'il me faut dissenter, je pose mon crayon et tourne le dos à ma page blanche. Je préfère vivre sur l'échine, le regard tourné vers les nuages.

Eux me parlent de géométrie, d'animaux, me distrayant bien plus que n'importe quel manuel.

Je suis l'antonyme d'érudit.

Devant la mort de mon père, un seul dénominateur commun : la creuse et le chagrin.

Je me sens tout petit, démuni, sans défense.

Quand je parle de mon père, j'ai le front haut, mais, dans ma poitrine les coups résonnent.

Un deuil n'est pas algébrique et il n'existe pas de classification dans la chagrine.

Parfois, la lassitude m'étreint.

J'ai besoin de faire le vide de lui, sans bousculade. Je n'y arrive pas. Je ne peux l'oublier.

CHAPITRE III

- Je suis ici, avec toi. Regarde moi.

Mais, quelle est donc cette voix ?
On me parle. J'entends. Je n'aperçois rien.
Deviendrais-je fou ?

La voix insiste :

- Ouvre ton cœur. Tu me verras.

Ouvrir mon cœur ? C'est quoi cette expression ?
Comment puis-je l'ouvrir ?

- Tu te protèges des agressions extérieures en fermant tes écoutilles. Ne t'isole pas dans la tristesse et l'amertume. Ne souffre pas en silence sinon tu perdras espoir dans la vie.

- Enfin qui me parle ?

- Désamorce ton bouclier énergétique. Je suis triste de te voir triste. Je pleure quand tu pleures.